

Il savait que la partie qui venait de s'engager là-bas, sur les bords de la rivière Montmorency, serait sans doute décisive.

Son cœur battit vivement ; il regretta l'ordre qu'il avait donné à Pierre Dargonne ; il aurait voulu courir lui-même sur une hauteur voisine, assister au moins de loin à ce combat auquel il ne pouvait prendre part, en suivre les émouvantes péripéties...

Et il était condamné à l'inaction, et cette cruelle incertitude devait peut être durer jusqu'à la fin du jour !...

Le général Wolf avait quitté dès le matin la maison du forgeron pour donner ses derniers ordres, presser la marche des troupes et assurer le succès de l'attaque formidable et soulaine qu'il avait résolu de diriger contre la petite armée française.

Vers une heure, on amena dans la salle basse un de ses aides de camp qui avait été blessé.

Quelques instant après, un chirurgien vint le panser.

— Eh bien ! demanda rapidement le médecin anglais en faisant son pansement, quelles nouvelles.

— Tout va bien, répliqua le blessé dont le visage animé reflétait encore les ardeurs du combat. La batterie de cinquante grosses pièces d'artillerie que nous avons sur le bord de la rivière a d'abord ouvert le feu. Malheureusement les positions françaises qu'elle était chargée de balayer avaient été dégarnies d'avance, comme si l'ennemi avait prévu notre attaque et connu notre plan. Trois vaisseaux embossés dans le Saint-Laurent devaient faire converger leurs feux avec ceux de cette batterie ; mais par suite du mouvement de l'armée française, toute cette formidable artillerie s'est trouvée inutile. C'était un contre-temps fâcheux... Le général Wolf a alors donné l'ordre à l'infanterie de se porter en avant ; nos troupes, supérieures en nombre, ont fait une furieuse attaque qui a réussi. Au moment où j'ai quitté le champ de bataille, les Français reculaient, nous abandonnant une redoute où nos gens s'établissaient. Ce soir, selon sa promesse, le général Wolf plantera le drapeau d'Angleterre sur les murs de Québec.

Jean d'Arramonde devint pâle ; cette terrible nouvelle de la défaite probable de l'armée française l'avait atterré. Il resta un instant le regard fixe et hagard devant les tisons qui achevaient de se consumer dans lâtre.

On entendait encore les lointaines détonations du canon. Ce bruit sourd et persistant dura près de deux grandes heures.

D'Arramonde reprit un peu courage.

— Puisque les batteries anglaise continuent leur feu, se dit-il, c'est que l'armée de M. de Lévis fait bonne contenance et ne lâche pas pied... Ce bruit lointain vient toujours avec la même intensité ; les canons anglais n'ont donc pas gagné du terrain...

Mais ces conjectures ne suffisaient pas à calmer l'angoisse qui déchirait le cœur du gentilhomme béarnais.

Il en était presque à maudire la pensée qu'il avait eue de venir dans le camp ennemi au lieu de combattre et de mourir au milieu des soldats qui défendaient Québec, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et Pierre Dargonne entra.

Tandis que Jean d'Arramonde restait au poste qu'il s'était assigné, le brave forgeron avait gagné une hauteur voisine située près de la rivière et d'où l'on pouvait facilement suivre les mouvements des deux armées.

Eu le voyant arriver haletant et couvert de sueur, d'Arramonde comprit que le combat venait sans doute de se terminer.

Mais la présence de l'officier blessé et les deux valets lui imposait une extrême prudence.

Il dut faire un effort sur lui-même pour ne pas courir au-devant du forgeron ; il resta assis sur son escabeau, regardant tou-

jours avec une indifférence apparente les dernières braises du foyer.

Pierre Dargonne, de son côté, ne se pressait pas de venir dire au jeune officier le résultat de la bataille.

Il ôta son manteau, le suspendait à un clou et tournait dans la pièce, feignant de ranger les meubles.

A un moment, l'officier blessé, qui était assis pâle et défait dans l'unique fauteuil de la maison, demanda de quoi écrire

— Nicolas, s'écria aussitôt le forgeron en s'adressant à son prétendu neveu, viens m'aider à prendre cette table !

D'Arramonde quitta la place qu'il occupait près du feu entre les deux grands valets anglais et s'approcha de Pierre Dargonne.

Ce dernier lui dit précipitamment à voix basse

— Battus, battus à plate couture !

— Qui cela ?

— Les Anglais, parbleu !

Jean d'Arramonde eut un tel mouvement de joie qu'il faillit laisser tomber la lourde table de chêne dont il tenait un des bouts.

Lorsqu'ils eurent placé cette table devant l'officier anglais, Pierre Dargonne s'adressa de nouveau au gentilhomme béarnais.

— Viens ça, mon neveu, dit-il, tu me donneras un coup de main pour changer une barrique dans le cellier.

Et dès qu'ils furent enfermés dans le cellier.

— Ah ! monsieur, monsieur, s'écria le brave forgeron avec élan, quel dommage que vous n'ayez pas vu ça !... Tout d'abord les canons des Anglais ont fait un tel tapage que j'ai bien cru que la pauvre petite armée de M. de Montcalm allait être réduite en poussière... mais lorsque le nuage de fumée s'est dissipé et que les canonniers anglais ont voulu juger l'effet de leurs coups, ils se sont aperçus que le camp était évacué et que leurs boulets avaient été rouler au milieu des tentes vides et des tranchées abandonnées. Alors ils ont voulu attaquer les nôtres avec leur infanterie. De grandes masses noires s'engagèrent dans le ravin et profitèrent de la marée basse pour passer. Les Français ne disaient rien. Pourtant, tout à coup, au moment où les Anglais se déployaient et commençaient le feu, des volées de mitraille arrivèrent dans leurs rangs et les couchèrent par terre. On aurait dit le vent soufflant dans un champ de blé. Ah ! M. de Lévis n'avait que quelques canons, mais je vous réponds qu'ils étaient supérieurement manœuvrés. La batterie de cinquante grosses pièces que les Anglais ont établie avec tant de mal de ce côté-ci de la rivière à voulu riposter. Mais de l'autre côté il y a un bois, et ce bois était rempli de bons tireurs canadiens qui tuaient les canonniers anglais les uns après les autres... Enfin, au bout de sept heures d'un combat si acharné que la terre en tremblait, j'ai vu, monsieur, j'ai vu les Anglais repasser la rivière en désordre... Ils étaient battus ! Ça leur apprendra à venir se frotter à M. de Montcalm et à M. de Lévis !... Tenez, tenez, les entendez-vous ?

Le silence qui régnait dans le village depuis que les sourdes détonations du canon avaient cessé venait d'être troublé par une sorte de clameur confuse qui augmentait peu à peu.

Jean d'Arramonde rentra dans la grande salle.

A travers les petits carreaux verdâtres de la fenêtre, il aperçut des groupes d'hommes marchant d'un pas lassé ; il vit passer de gros fourgons, des cavaliers dont les chevaux boitaient ; il entendit les voix des officiers ralliant leurs soldats et les cris des soldats s'appelant entre eux.

Dans le grand fauteuil où il était assis, l'officier blessé se redressa, les deux mains crispées sur les montants de chêne, le cou tendu, l'œil inquiet.